

ON LE CONNAÎT POUR SES PHOTOGRAPHIES DE BAUDELAIRE, VICTOR HUGO OU SARAH BERNHARDT. ET POURTANT, NADAR A FAIT BIEN PLUS : PAMPHLÉTAIRE, CARICATURISTE, AVENTURIER, INVENTEUR... L'AMI DE GEORGE SAND ET JULES VERNE EST UN CONDENSÉ DE L'HISTOIRE DU XIX^e SIÈCLE.

Un Nadar peut en cacher mille autres

Par Luc Desbenoit

Le photographe Nadar, Gaspard-Félix Tournachon (1820-1910) de son vrai nom, a donné un visage à son temps. Toutes les personnalités de la moitié du XIX^e siècle ont posé devant son objectif – Victor Hugo, Lamartine, Beaudelaire, Franz Liszt, Guy de Maupassant, George Sand... Sa mort, à l'âge de 89 ans, provoque une véritable onde de choc en France. La presse en fait la une, noircit des pages entières. Une chose étonne avec le recul : le portraitiste de génie, qui lui vaut d'être connu aujourd'hui, est à peine évoqué ! « *Ne connaître Nadar que comme photographe*, écrit alors un journaliste, *c'est ne le connaître que par les petits côtés.* » Et finalement comment lui donner tort ?

Pamphlétaire, dessinateur, inventeur, aventurier visionnaire, créateur de la première poste aérienne, l'homme est un personnage de roman : « *J'ai à mettre en scène dans un livre un homme doué du cœur le meilleur et le plus audacieux*, lui écrit en 1862 son ami Jules Verne, *et je t'en demande pardon, c'est toi que j'ai choisi.* » Pardon aussitôt accordé. Car si Nadar méprise l'argent, il a toujours mis son inépuisable énergie à être célèbre. Dans son ouvrage d'anticipation *De la Terre à la Lune*, paru trois ans plus tard, Jules Verne ne force pas son imagination. A travers Michel Ardan (anagramme de Nadar), il dresse son fidèle portrait de casse-cou plein de panache : « *Grand, un peu voûté comme ces cariatides qui portent des balcons sur leurs épaules. Sa tête forte, véritable hure de lion, se couvait par instants une chevelure ardente, qui lui faisait une cri-nière [...] des yeux ronds un peu égarés, un regard de myope, complétaient cette physionomie éminemment féline.* »

Né le 6 avril 1820, à Paris, Gaspard-Félix est le fils de Victor Tournachon, un libraire, éditeur d'œuvres d'Alexandre Dumas ou de l'*Histoire naturelle* de Buffon, dont il traduit les ou-

vrages en huit langues. Au lendemain de « la révolution de juillet », en 1830, la famille ruinée trouve refuge chez le frère de Victor, à Lyon. Son père meurt alors que Félix n'a que 17 ans. Pour subvenir aux besoins de sa belle-mère, Thérèse Maillot, et de son demi-frère, Adrien, de cinq ans son cadet, il rédige des chroniques de théâtre dans les feuilles locales. Attiré par Paris, le jeune Rastignac intègre la bohème, cette jeunesse provinciale désargentée, rêvant de gloire dans le quartier Latin. La presse est le tremplin idéal pour les jeunes ambitieux. A 19 ans, Nadar trouve un mécène pour financer une revue d'art, *Le Livre d'or*, rapidement en faillite mais à laquelle ont collaboré... Alexandre Dumas, Honoré Daumier, et Balzac. Félix met alors sa plume au service de « la petite presse », celle qui raille « la grande » et tourne la société bourgeoise en dérision pour mieux s'en faire remarquer. Il y écrit ses premiers portraits d'hommes illustres, intègre la Société des gens de lettres, où il sympathise avec Victor Hugo, Charles Beaudelaire, Théophile Gautier, Eugène Labiche. « *Félix tutoie très vite ses interlocuteurs, au bout d'une heure il leur tape sur l'épaule comme à de vieux amis, et les envoûte par son charisme* », explique l'un de ses proches. Ses articles sont très vite signés Nadar, surnom qui lui vient de sa manie d'ajouter « dard » à la fin des mots. Tournachon était devenu Tournadard, puis Nadard, avant qu'il ne se débarrasse du d. Le pseudonyme a l'efficacité d'un slogan publicitaire.

A la veille de la révolution de 1848, Félix se met au dessin dans le journal satirique *Le Charivari*. Depuis l'enfance, il croit plus au pouvoir de l'image que de l'écrit. Il reste hanté par une lithographie représentant les tueries de la bataille du pont d'Arcole du 17 novembre 1796 : « *Ces cadavres étaient si bien morts, les faces de ces assassins étaient si hideuses, ce sang* »



» qu'ils essayaient sur leurs épées éclatait si rouge sur le linge blanc que cette image m'a fait frissonner bien des soirs sur mon oreiller, et serrer de rage impuissante mes poings de 12 ans.» C'est avec le dessin qu'il rencontre ses premiers succès. La mode est alors aux «portraits charges», des caricatures représentant de grosses têtes de personnes illustres sur des corps minuscules. Précurseur, Félix a embauché des dessinateurs signant sous son pseudonyme et préfigurant les firmes du xx^e siècle comme celles de Walt Disney ou Jeff Koons. Près de deux cent cinquante célébrités sont regroupées dans une affiche qui devient célèbre sous l'appellation «le Panthéon Nadar». Après le coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte, en 1852, le jeune homme qui avait représenté l'empereur sous la forme d'un petit homme en uniforme, terrorisé par son ombre géante qui se projette sur un mur, est censuré. Nous sommes en 1854, et Nadar vogue déjà sur d'autres eaux. Il commence à s'intéresser à la photographie, qu'il a pourtant moquée comme le refuge des «*peintres ratés*».

Au départ, il veut «*faire plaisir*» à un ami qui s'est entiché de ce nouveau médium (inventé officiellement en 1839), et dont il s'est lassé. Nadar lui rachète l'équipement qu'il remise pendant des mois, avant de le refourguer à son demi-frère, Adrien, désœuvré, et toujours à sa charge. Félix l'aide à ouvrir un «atelier» sur les Grands Boulevards, un commerce alors très en vogue. Les caricatures étant interdites, Nadar se

prend au jeu et décide d'enrichir son panthéon en photos. Son caractère affirmé fait de l'ombre au cadet. Les deux hommes se séparent, mais Adrien continue à signer ses portraits d'un «*Nadar jeune*». L'affaire se finit devant un tribunal. En appel, en 1857, Félix plaide sa cause, en personne: «*La photographie, explique-t-il, est à la portée du premier des imbéciles, elle s'apprend en une heure. Ce qui ne s'apprend pas, c'est le sentiment de la lumière [...] et encore moins l'intelligence moral de votre sujet [...] la ressemblance intime.*» La photographie est un «art», conclut-il, rendant inaccessible le nom de son auteur. Les juges lui donnent raison. Adrien doit se plier.

Nadar a eu le temps d'affûter ses arguments par la pratique. La brouille l'a amené à créer en 1854 son propre atelier dans le jardin de sa maison, au 113 de la rue Saint-Lazare. En un temps record, il est devenu le photographe le plus couru de la capitale. Chacun veut lui «*donner sa tête*». Félix a révolutionné le genre. Il a balayé toutes les conventions en usage. Les studios de ses plus célèbres concurrents – Disdéri, Mayer et Pierson – s'emploient à donner une image flatteuse à leurs



À VOIR

Les Nadar, une légende photographique,

du 16 octobre au 3 février, Bibliothèque nationale de France, Paris 13^e. www.bnf.fr

À LIRE
Nadar, de Stéphanie de Saint Marc, éd. Gallimard, 384 p., 25,90 €.

clients. Les pauses sont réalisées dans des décors bourgeois sur fonds de balustrades, de drapés, de paysages enchanteurs peints en décor. Nadar, lui, se concentre sur la personnalité de son modèle. L'arrière-plan est dépouillé. Ses cadrages sont serrés, en buste, à hauteur des hanches. Le photographe décontracte le sujet en lui parlant de tout et de rien jusqu'à lui faire oublier qu'il se trouve face à un objectif. Il porte la pratique au niveau de l'art. Ses images expriment la générosité de l'auteur des *Trois Mousquetaires*, la douce ironie de Rossini, la profondeur inquiète de Beaudelaire, la fantaisie de clown triste de Jacques Offenbach. Elles dévoil-



lent les tourments de Gérard de Nerval, le charisme de la jeune Sarah Bernhardt, la détermination de la féministe Eugénie Niboyet. Elles dissimulent la vulnérabilité d'une George Sand vieillissante n'acceptant le reflet de ses 60 ans que dans le miroir tendu par son ami Nadar... Le photographe adule l'écrivain, la femme indépendante. Il accepte pour la première fois de retoucher ses images, d'effacer les rides, d'atténuer le double menton. Il l'a fait poser dans une robe à rayures qui affine la silhouette. L'adresse devient si connue que les cochers l'appellent «rue Saint-Nadar».

Son succès est tel qu'il déménage en 1860 dans un vaste atelier, au 35, boulevard des Capucines. Sur la façade vitrée de l'immeuble, Félix fait apposer une enseigne éclairée au gaz formant Nadar en lettres rouges géantes. Théâtral, le maître des lieux accueille ses clients dans une large vareuse couleur sang-de-bœuf. Depuis le plafond du studio, l'été, une rafraîchissante nappe d'eau forme une cascade le long des verrières. Tapisserie des Gobelins, tableaux de Gustave Doré, portraits de ses plus illustres modèles... C'est là que le Tout-Paris se donne rendez-vous. Mais Nadar, qui ne supporte pas les tâches répétitives, a toujours eu tendance à déléguer à ses employés le soin de faire tourner la boutique, qui sans lui périclité. Félix rêve toujours d'exploits comme en mars 1848, lorsque, jeune homme, il s'était enrôlé sous le nom de Nadarsky dans une légion de volontaires pour «sauver» la Pologne de l'invasion russe. Avec son goût de la publicité, il était revenu coiffé d'une chapka couleur groseille de cette expédition à pied ayant tourné en eau de boudin.

Le siècle est à la découverte, l'invention, la science. Passionné par les innovations, Nadar a déjà mis au point le premier flash, au magnésium, pour photographier les égouts et

De gauche à droite : Sarah Bernhardt, en 1859, alors qu'elle est encore élève au Conservatoire. Alexandre Dumas, vers 1860 ; le père de Nadar avait publié ses premières œuvres. Le poète Gérard de Nerval, en 1854, quelques mois avant sa mort. George Sand, en 1864 ; son ami Nadar avait exceptionnellement accepté de retoucher l'image afin de la rajeunir.

les catacombes de Paris. Il a réalisé les premières photographies aériennes, «la terre vue du ciel», à bord d'une montgolfière. Félix est convaincu que l'avenir de l'humanité se jouera dans les airs : «Les peuples ne se haïssent que faute de se connaître, les rapprocher, c'est rendre les guerres impossibles.» En 1863, il se fait construire un ballon haut de 40 mètres, «le Géant», du jamais-vu depuis l'invention des frères Montgolfier. L'événement fait la une de la presse. Près de deux cent mille personnes sont rassemblées le 4 octobre au Champ-de-Mars, le jour du décollage. Destination ? La Chine. Vingt personnes font partie du voyage. Champagne, gigots, homards... ont été embarqués pour les nécessités de bouche. L'aventure s'arrête quelques kilomètres plus loin, à...

Meaux. Une nouvelle tentative le 18 octobre se finira en crash à Hanovre. Félix en sort vivant par miracle.

Ruiné par ses rêves de grandeur, Nadar doit abandonner sa passion du «plus lourd que l'air»... provisoirement. En 1870, lorsque Paris est assiégé après l'abdication de Napoléon III, cet entêté crée de sa propre initiative une compagnie d'aérostiers au pied de la butte Montmartre. Seul contre tous, il arrive à convaincre Georges Clemenceau, puis l'armée de l'aider. Trois ballons, dont un qu'il fait baptiser *George Sand*, seront construits pour surveiller les faits et gestes de l'ennemi. Pour communiquer avec l'extérieur en déjouant le blocus, Nadar invente alors la poste aé-

rienne. Grâce à lui, Léon Gambetta s'échappe de la capitale en ballon pour organiser la riposte armée.

En 1871, avec la Commune de Paris s'achevant dans un bain de sang, Nadar, qui n'a jamais pris parti mais est démolé par la tournure des événements, décide d'abandonner son troisième studio, ouvert rue d'Anjou, à son fils Paul (né en 1856). Celui-ci aime les portraits en décor, la fantaisie. Le père reste inflexible sur sa façon de révéler la «psychologie» du sujet. Toujours grand seigneur, Félix cède sa place, son nom d'artiste – Paul signe ses photos d'un «Nadar» – et décide de repartir de zéro en créant un quatrième atelier à Marseille, qu'il choisit pour son climat, sa femme, Ernestine, impotente, ayant besoin de chaleur. Il a 77 ans. Son énergie et son charisme lui permettent de renouer avec le succès. Ses affaires sont à nouveau florissantes... avant que la fatigue d'une vie de combats ne finisse par lui tomber sur les épaules.

Nadar finit sa vie à Paris avec sa dernière grande œuvre : l'écriture de ses Mémoires, *Quand j'étais photographe* (1900). Il y parle de tout, de ses exploits, de ses amis célèbres, et parfois même de photo... avec cette confession qui choqua ses contemporains : «Nous avons fait aux femmes une réputation de coquetterie [...], écrit-il, mais rien chez la femme ne peut donner l'idée de l'infatuation de certains hommes et du souci permanent de leur "paraître" [...] J'ai trouvé chez les personnages les plus éminents l'inquiétude, l'agitation extrême, presque l'angoisse à propos du plus insignifiant détail de leur tenue ou d'une "nuance dans leur expression". C'en était attristant, parfois même répugnant.» Nadar, avait écrit Jules Verne, est «l'un de ces originaux que le créateur crée dans un moment de fantaisie avant d'en casser aussitôt le moule». On ne saurait mieux dire ●